

JEAN-LOUIS TOURNÉ

LE FEU À MA
PORTE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521424

Dépôt légal : octobre 2025

Au matin, Corinthe laisse un goût de cendres dans la bouche.

Corinthe, oh ma Corinthe, cette ancienne maîtresse qu'on voudrait encore aimer, baignée de parfums tendres et un peu rances. Tu es une magicienne qui distille ses secrets un à un, doux et scintillants ; une vieille femme, aussi, qui raconte ses histoires en chuchotant, presque inaudible, dans la chaleur de la nuit.

Corinthe parle, chante et cajole. Et chacun l'entend, la nuit, murmurer à son oreille des vers de cendres et de feu, poésie lancinante comme une sombre cantilène évoquant le souvenir d'un chemin, d'un passage vers moi, vers nous, vers le monde.

Bientôt, je me réveillerai. J'oublierai le secret, mais je garderai l'image d'une Corinthe pétrifiée dans la violence du jour, saisie dans les nuées qui s'abattent sur elle comme un vol de rapaces tourbillonnants. À travers les volets, des éclats fulgurants entaillent déjà l'espace de ma chambre comme les brûlures d'une migraine assoiffée. L'air chaud remonte en vague de la ville comme une marée de feu prête à submerger la Grèce.

Je vais me réveiller. Des craquements, des éblouissements et des étoiles vagabondes. Sur ma ville passent des nuées d'oiseaux fous et des gerbes d'étincelles. Quelque chose tombe. Quelque chose meurt, là-haut, sur les hauts plateaux derrière la ville. Quoi ? Un arbre, un temple, un homme. Moi, peut-être.

Je me réveille.

1

La porte tremble sous les coups. Je me réveille en sursaut. Désorienté, trempé de sueur, je cherche de la main le réconfort et la chaleur d'autres corps, mais je suis seul dans le lit. Un instant, les lambeaux du rêve troublent encore la réalité puis leur brouillard s'évanouit pour laisser place à cette chambre que le soleil d'est tente d'envahir. Pestant et maugréant, je me lève et me dirige vers la porte que j'ouvre grande sans même me donner la peine de me couvrir.

Dans l'entrée se tient un petit homme aux yeux écarquillés. De ma forte stature, je bloque l'embrasure et le soleil derrière moi, le laissant dans l'ombre. On ne voit que ses petits yeux noirs et brillants, ses longues dents et son crâne chauve. C'est mon adjoint Socrates. Devant ma mine renfrognée, il se lance dans un discours d'excuse au débit saccadé.

— Désolé, Patron. Je sais que vous ne travaillez pas aujourd'hui. Mais c'est le grand patron, Créon. Il veut que nous réglions immédiatement cette affaire de voleur de statue. J'ignore comment il a eu vent de la piste que nous avons découverte hier, mais il exige que nous la suivions tout de suite. Il m'a dit « Ce n'est pas un crime, soit. Mais cette précieuse statue appartient à Dyonis, l'un de nos très estimés citoyens. Corinthe se doit de tout faire pour le protéger, lui comme ses biens. » Alors, bref, j'ai pensé que vous souhaiteriez être associé à l'enquête. J'ai bien fait, n'est-ce pas ? demande-t-il.

Tout d'un coup, il parvient à agrandir démesurément ses yeux pour ressembler à un petit chat sous la pluie. J'ignore comment il parvient à réaliser ce tour de magie, mais il me fait sourire encore une fois. Allez, en route ! Le devoir nous appelle. Direction : la carrière de pierres. D'après nos informations d'hier, elle recèlerait une cache. L'exploitation se

trouve de l'autre côté de la cité. Cette expédition sera, au moins, l'occasion d'une balade matinale dans la ville.

J'aime Corinthe. Corinthe est un monde. Ici se rencontrent tous les vents et tous les courants qui irriguent la Terre. Tous les navires s'y croisent et tous les capitaines de la grande mer savent qu'ils se retrouveront un jour, ici même, à partager un vin résiné. Corinthe se cache de la terre, mais ouvre grand les bras à la mer. Son port accueille les filles de joie et les garçons d'enfer, les grands argentiers et les saltimbanques rutilants, les louches hommes de loi et les dignes paysans du Mani. On y soigne l'ennui à grand coup de parfums, de blé doré et de fourrures immaculées. On y parle beaucoup, car la parole est le meilleur des remèdes. On commerce, on marchande, on discute, mais aussi on raconte, on prédit, on commente. Les mots s'échangent, se donnent ou se vendent. Et les mots demeurent ; toutes les pensées, tous les serments se déposent dans les ruelles et dans les palais et, au fil du temps, couche par couche, deviennent le socle brillant sur lequel ma ville se construit. Corinthe est portée par les paroles d'amour, d'espoir ou de révolte qu'ont ainsi laissées les visiteurs qui venaient y chercher fortune et qui, sans le savoir, ont fait présent à la ville de ce que leur bouche avait de plus riche. Leurs mots.

Tandis que nous marchons dans la ville, Socrates garde le silence et me regarde parfois à la dérobée. Il sait que Corinthe est pour moi une boisson matinale dont je ne saurais me passer. Ses parfums et ses enchantements me sont nécessaires pour affronter la journée, plus encore que le pain ou le vin du matin. Socrates et moi suivons les ruelles tortueuses où les commerçants déploient des stores rapiécés pour se protéger du soleil féroce.

Je m'appelle Aris. Normalement, mon prénom devrait être suivi du nom de mon père, mais je n'en ai pas. Et je n'ai pas non plus de mère. C'est donc Aris, un point, c'est tout. Pas de famille du tout, mais je n'en ai pas besoin, car Corinthe est mon monde. J'y suis né et j'y ai grandi, avec mon ami Ploutarchos. Les mauvais quartiers près du port ont été ma demeure et les marchands ambulants, mes parents. Ceux-là m'ont tout

appris et, surtout, m'ont enseigné l'art de regarder les gens. Je peux tout apprendre en observant mes interlocuteurs. Le ton de la voix, la main qui pétrit le sourcil, la sandale qu'on a oublié de lacer. Moi, je m'assois et j'observe. C'est très utile quand on est policier.

Je dirige la police de Corinthe.

À chaque fois que j'y repense, et j'essaie de le faire le moins possible, je reste confondu de l'audace qui a poussé Créon, le maître de cette cité, à nommer un mauvais garçon tel que moi au poste de censeur et de gardien des notables. Peut-être m'a-t-il choisi précisément parce que je n'appartenais pas au monde des puissants. Mais, je pense plutôt que sa décision remonte à loin, lorsque nous nous sommes croisés sur le port et qu'il a vu ce jeune homme fasciné par les trac-tations et les bavardages des marchands. J'étais ébloui par Corinthe et je le suis toujours. Créon a su que j'emploierai toute ma force et toute ma vie pour préserver la ville, même et surtout en maintenant à leur place ses premiers citoyens. Il n'a même pas cillé lorsqu'il a appris que je m'étais installé avec mon amant et ma maîtresse. Alors, depuis, je cours après les meurtriers, grands truands, fins escrocs et, même, les jours de disette, petits voleurs de statues.

— Ça y est. Nous y sommes, lâche soudain Stavros.

La carrière est un endroit désolé à la sortie de la ville. Jadis, ce fut un jardin d'enfants, mais quelqu'un, un jour, s'intéressa à la pierre qui affleurerait et eut l'idée d'exploiter le filon pour les bâtiments de la ville. Le lieu fut interdit aux promeneurs et bientôt percé d'une multitude de galeries mal planifiées. Il y eut des éboulements et des morts. De nombreuses mal-versations également dans lesquelles je dus intervenir. Puis, lorsque l'endroit fut défiguré, on l'abandonna pour le rendre aux enfants.

Lorsque je quitte les rues ombragées de la ville, la lumière m'éblouit. Au-dessus de ma tête, le ciel a pris une teinte laiteuse, bien loin du bleu céleste qu'il devrait arborer en cette fin de printemps. Dans la carrière, le soleil flambe et met le feu au paysage. Les reliefs se dissolvent dans le jour incandescent et les rayons se reflètent sur les pierres comme sur

des miroirs cruels. Un instant, je suis désorienté en pénétrant dans ce périmètre étincelant. Les yeux me piquent puis, entre mes larmes, j'aperçois un grand homme mince. Il nous a vus. Il tourne les talons et prend la fuite vers les falaises.

Nous prenons en chasse le fugitif, mais il connaît bien le terrain. L'homme court parmi les blocs et s'attaque à présent à une falaise. Ce malfrat sait où il va. Droit vers sa cachette.

Dans cet univers blanc, il est malaisé d'éviter les obstacles et je commence à sentir le rugissement du sang dans mes tempes. Ma respiration se fait rauque. Socrates est plus jeune et s'accroche. Un instant, j'envie mon jeune adjoint qui gagne du terrain sur le fugitif.

Finalement, Socrates parvient à atteindre le voleur et, d'un beau plaqué, se jette sur lui et l'immobilise. Le temps que je les rejoigne, Socrates a rajusté ses vêtements et m'attend, assis sur le malfrat qui geint faiblement. Nous le laissons se relever et respirer un instant. Il me jette un coup d'œil et, devant ma carrure, juge plus sage de ne pas risquer le coup de poing.

— Bon, petit, alors, cette cachette ?

L'homme désigne en grimaçant une anfractuosité un peu en aplomb. Bien cachée entre deux rochers, elle ne pouvait que tromper l'attention. Les effondrements successifs de la carrière, exploitée sans aucune coordination, ont créé des cavernes et un réseau de passages, parfois sur plusieurs niveaux. Peut-être, notre homme comptait-il nous fausser compagnie et ressortir à l'air libre par l'un de ces chemins.

Nous parvenons donc à l'ouverture dans la falaise. Elle débouche sur une immense salle en gradins remplie de statues de déesses. Il y en a partout. Sur tous les niveaux, ces femmes nous regardent. Ailées, voilées, nues ou habillées, elles attendent, tremblantes dans la lumière du soir. Des dizaines et des dizaines de femmes sacrées frissonnent dans la pénombre.

— Patron, quelle statue cherchons-nous ?? me demande Socrates.

— Un Diogène. Tu sais, ce mendiant très sale et un peu philosophe.

Mais, ici, il n'y a que des femmes et je ne vois, dans cette caverne, aucune statue de Diogène.

On questionne l'homme qui, dans un mauvais grec, répond qu'il n'a vu ici aucune statue de vieillard.

— Patron, qu'est-ce qu'on fait ? me demande Socrates.

— Enchaîne cet homme et laisse-moi regarder.

Je regarde, je marche, je sens l'endroit. Certaines déesses nous tendent les bras, vivantes, presque roses dans les variations de la lumière. D'autres, plus renfrognées, se cachent dans leurs voiles. Je sens leurs yeux fixés sur moi. Je tourne en silence et je cherche, pas à pas. Puis je m'arrête devant une statue grandiloquente, yeux levés au ciel et bras tendus. Je saisis une masse abandonnée. Et je m'attaque à la statue. Socrates et le malfrat poussent, à l'unisson, un cri de surprise. Je dois dire qu'il est plutôt agréable de pouvoir ainsi m'en prendre à un bloc de marbre sans défense et ainsi me venger d'un réveil intempestif. Une tête tombe, suivie d'une lance, d'un bras et d'une épaule et, finalement, la statue de la déesse s'écroule et se délite en un tas de pierres grises. Je m'avance pour déblayer les gravats. Et soudain, parmi les rochers, apparaît le visage ricanant du vieux Diogène.